

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, Rue Maciel.
De 3 à 4 heures du soir rue Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Imprimé en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. BORO LUND - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 20.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 6.00	\$ 7.20
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour	0.04	
anuel.	0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Souvenirs

Paris 3 octobre 1898.

La mort de la noble femme dont les Parisiens demain salueront le cercueil réveille en moi de doux et tristes souvenirs. Je suis l'un des rares privilégiés qui eurent le douloureux honneur d'assister à l'agonie du président Carnot et des moindres détails de la nuit du 24 juin 1894 sont restés profondément gravés dans ma mémoire et dans mon cœur. Je me rappelle tout de ces heures tragiques où l'apothéose d'un grand Français s'acheva en un martyre affreux.

Mais ce n'est pas cette vision shakespearienne de souffrances et de larmes que je veux évoquer aujourd'hui. Devant la tombe qui va s'ouvrir, j'éprouve le devoir de ne parler que de celle qui, dans le deuil universel, se montra une héroïne de la douleur.

J'ai encore devant les yeux le spectacle de la grande cité lyonnaise, au lendemain de la catastrophe. La population tout entière était folle de colère et de désespoir. Depuis minuit jusqu'à l'aube, les magasins suspects de donner asile à des compatriotes de Caserio avaient subi des assauts redoutables; et il y avait sur les trottoirs, de feux de joie où flambaient des mobiliers.

A la première heure, le train spécial arriva, qui amenait l'illustre veuve. Malgré l'air blanc passé à entendre raler la victime, puis à courir dans la ville bouleversée, je voulus être des premiers à m'incliner sur le passage de la malheureuse femme. Et je me souviendrai toute ma vie du tableau qui, pendant quelques secondes, passa devant nous. Mme. Carnot descendit de wagon, enveloppée dans un grand manteau noir: sous la voilette, qui de Paris à Lyon, avait dû essuyer bien des larmes, le visage était pâle, d'une pâleur de statue. Elle alla, les yeux baissés, sans prendre garde aux hommages silencieux qui lui faisaient cortège, jusqu'à la voiture qui s'ébranla en un rapide galop. Et nous tous qui étions là, journalistes, personnalités officielles, restions muets devant cette vivante image de la douleur. Quel caractère quelle noblesse et quelle dignité!

Il y a des angoisses qui rient, gesticulent, s'abandonnent; des peines cruelles qui ont besoin d'espace et de bruit pour se manifester. L'âme endolorie de Mme. Carnot sembla se repplier sur elle-même pour ne se rouvrir jamais. Elle voulut garder pour elle seule le trésor caché de son cœur; pendant plus de quatre ans, elle fut la grande inconsolée qui fuyait les condoléances. Sa belle figure aristocratique avait repris son sourire; mais son cœur, mortellement blessé, pleurait toujours.

Un jour — quelques semaines après l'assassinat — Mme Carnot apprit par un familier de l'Élysée le rôle modeste qu'il m'avait été donné de jouer pendant la fatale nuit. On lui avait dit que je possédais une précieuse relique: rapportée du chevet de l'agonisant: mon mouchoir trempé du sang de la victime et qui tout d'abord avait servi à étancher la plaie. L'illustre veuve me fit exprimer le désir d'avoir ce morceau de toile dont j'avais déjà distribué des fragments à quelques amis. Ce désir fut pour moi une volonté à laquelle respectueusement j'obéis.

Le lendemain, je recevais du général Boriis la lettre suivante:

«Cher monsieur, j'apprends avec quel empressement vous avez défilé au vu de Mme Carnot. Vous avez consenti à vous séparer de votre mouchoir imprégné du sang de notre bien-aimé Président. Vous avez compris le sentiment qui fait rechercher par Mme Carnot tous les objets qui se rattachent aux cruels incidents de cette nuit terrible. Elle veut en faire de précieuses reliques dont elle ne se séparera plus. Je n'ai pas oublié, croyez-le bien, votre présence dans la chambre de notre martyr pendant cette nuit d'angoisses. J'avais remarqué le zèle discret avec lequel vous cherchiez à venir en aide aux médecins d'impulsants, hélas! à nous conserver cette précieuse existence. Je vous ai vu dès lors des sentiments qui ne s'effaceraient pas, croyez-le bien, de ma mémoire.

«Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués: Général Boriis».

Si je reproduis cette lettre, ce n'est pas par vanité d'un pieux devoir accompli, mais bien parce qu'elle m'est une occasion de dire ici une chose dont je suis très fier et qui jusqu'à ce jour est restée ignorée.

En quittant l'Élysée, Mme. Carnot était venue habiter un quartier tranquille, près des Champs-Élysées: elle s'était installée dans l'avenue de l'Alma, à quelques centaines de mètres du musée Galliera que j'ai l'honneur de conserver. Une après-midi, une femme en deuil vint frapper à la porte de mon cabinet: c'était elle. Sans rien dire à personne, en voisine, Mme. Carnot venait me remercier de ce que j'avais cédé le souvenir en sa possession: rapporté de Lyon. Les quelques minutes pendant lesquelles sa voix douce et discrète sonna à mes oreilles et je pourrai me restées inoubliables et j'ai gardé la vision d'une femme admirable, dont le caractère était à la hauteur de l'esprit et du cœur. Si je n'ai jamais raconté cette démarche qui se-

ra l'honneur de toute ma vie, c'est qu'elle m'avait prêté de n'en rien dire et qu'elle même, j'en suis sûr, la tint cachée toujours.

Et voilà la femme qui s'en ira, demain, dormir à l'ombre d'un cyprès. Le cimetière qu'elle a choisi n'est pas de ceux où se déploient orgueilleusement les pompes funèbres et où les curieux vont flâner. C'est un coin de terre abandonné, silencieux, modeste. C'est là, près du Trocadéro, sur une hauteur qui domine le Panthéon où le président repose, que Mme Carnot viendra, accompagnée des regrets du pays entier. Elle a voulu une tombe simple et discrète, comme fut sa vie.

CG. FORMENTIN

LE PARTI

Le l'Opposition Intellectuelle Française

La crise juridique, sentimentale et sociale qui prendra, dans l'histoire de la troisième république le nom d'«Affaire Dreyfus-Esterhazy-Zola», a mis en question un mot, un abstrait et noble mot, celui d'intellectuel. On ne le prononçait point, jusqu'ici, à la légère: il signifiait une foi, il engageait un honneur spécial. C'était comme une investiture morale, une constatation d'aristocratie hautaine et discrète, la dernière qui fut authentique, inaliénable et logique dans la démocratie moderne. Elle fondait expressément la seule noblesse que puisse concevoir la société de demain, une noblesse tout intérieure, conquise par son possesseur et retournant par les œuvres, après sa mort, à l'enrichissement impersonnel et collectif de l'humanité.

Ce mot, ralliement de l'élite internationale, nous venons de le voir rabaisser, gaspiller et flétrir par une foule de gens qui n'avaient aucune qualité pour le définir, l'assumer ou le comprendre. Il a, par eux, traîné dans maintes feuilles piteuses, encouru les anathèmes de polémistes sans caractère; sa dépréciation systématique a servi les rancunes des illettrés, réjouit les incapables, satisfait les revanches jalouses de tous ceux qui désirent ce beau titre mais fuient la conduite et le travail par qui le mériter. Mon dessein sera d'user ici de l'indépendance largement accordée par le COURRIER FRANCO-ORIENTAL pour relever ce beau titre et exposer au lecteur quelques hypothèses dont la sincérité sauvera l'audace.

Nous savions par l'expérience que l'intellectuel pure intervenait difficilement dans la presse quotidienne, et y était plutôt considéré comme nuisible au journalisme d'informations et d'affaires qu'inaugurer les Neffizer, les Ville-nessant, les Girardin, et d'où est née, de par le développement de leur impulsion néfaste, la conception sans beauté de trop de directeurs actuels. N'est-ce pas tout récemment que les rédacteurs d'une des principales feuilles parisiennes, conviés par leur chef, s'entendirent avec stupeur recommander au dessert: Le principe fondamental que vous ne devez jamais oublier sans nuire à la prospérité du journal, c'est de n'énoncer jamais une idée nouvelle? Un admirable conte de Villiers de l'Isle-Adam, résumé ce conflit insoluble de l'originalité et du journalisme, indique à quel degré l'idéophobie est inséparable de cet appareil à diffusion d'idées que devrait être la presse et qu'elle ne laisse pas de se prétendre. Mais si l'infirmité de la critique littéraire et dramatique, l'exagération des racontars, l'excès de vanité des chroniqueurs et historiettes, le manque de tenue et de style de nos feuilles, à quelques exceptions près, nous étaient connus, si nous nous accoutumions à leur ton discordant, à leur désordre, à leur culte des clichés et des facéties, du moins n'aurions-nous jamais pensé que leur haine pour l'intellectualisme fût vivante au point que son nom seul leur parût la suprême injure. Et ce n'est pas sans une pénible ironie que les meilleurs de nos écrivains l'ont accepté. Jamais d'ailleurs il ne fut fait plus illogique emploi d'un mot: et il est clair qu'à l'entendre employer tour à tour par M. Anatole France, M. Skaïles, M. Duclaux, ou M. M. Rochefort ou Vervoorst, il devient impossible de s'accorder sur le sens du mot «intellectuel». Il est trop clair, cependant, à tout esprit élevé, pour que les premiers de ces messieurs perdent leur temps à l'expliquer aux autres, dont tout ce qu'on peut dire est qu'ils n'ont aucun droit à le prononcer.

L'intervention des intellectuels, intervention d'abord niée, puis unanime jusqu'à l'évidence, dans l'affaire Zola, a déchaîné, la colère des représentants de l'opinion chauvine, de l'éducation bourgeoise, du libéralisme mitigé, qui supportaient avec une gêne sourde cette caste de protestataires à condition qu'elle fût muette. Il y avait comme une convention tacite: l'élite achetait de son désintéressement et de son retrait des choses publiques le droit au dédain silencieux. Tout au plus une partie de ses membres communiquait-elle directement avec le peuple; elle s'abstenait de tout rapport avec les classes dirigeantes et la presse qui les résume. L'apolitisme était de plus en plus l'attitude des intellectuels; et à ce prix seulement la majorité respectait leur indépendance. Nous avions vu déjà, lors du mouvement de

sympathie manifesté par eux pour l'esprit de liberté, s'éveiller la colère de la classe moyenne, l'aigreur des faiseurs de chroniques, la délation; et il s'en fallut de peu que le fut d'admirer l'Isen, les impressionnistes et M. Mallarmé ne parût aussi criminel que d'approuver l'usage de la nitro-glycérine considérée comme argument sociologique. Plusieurs leaders des journaux parisiens expliquèrent au public, avec la désinvolture qui caractérise leur style non moins que leur égoïsme, la corrélation manifeste de ces goûts, et l'urgence d'en punir simultanément la minorité pensante par quelque honnête loi répressive: maint député en gardait le projet en portefeuille, qui, dans sa verte jeunesse, battait contre l'Empire. Mais la loi ne sortit pas, parce que le propre de nos Parlements est de n'aller jamais au bout de leurs intentions, et qu'avec toute l'inclination du monde à imiter les dictatures ils sont gênés des principes libéraux que leurs impose le régime pour désavouer ceux-ci autrement qu'en secret. L'irritation des publicistes zélés n'aboutit donc qu'à une malédiction toute platonique sur ceux qui ne pensent pas comme la généralité.

(à suivre.)

Les Courriers d'Ambassade Allemands

On a beaucoup parlé, au cours des dernières informations sur les origines de l'affaire Dreyfus, de certaines interceptions de pièces destinées à l'empereur d'Allemagne, qui auraient été faites dans le trajet de ces pièces de l'ambassade allemande de Paris à Berlin.

Il est à cet égard fort intéressant de connaître la façon dont voyageaient les documents que l'ambassadeur de Guillaume II adresse à son souverain, ou vice versa.

Ces pièces sont confiées à des courriers spéciaux. Ces agents sont tous des officiers de gendarmerie («Feld-jäger»), recrutés dans le corps des forestiers. Il y en a toujours 12 à 20 de piquet à Berlin, prêts à partir. Ce sont, en général, des premiers-lieutenants. Ils dînent au «Norddeutscher Hof» et c'est là que les huissiers du ministère des affaires étrangères leur donnent les ordres.

Celui dont le tour de service est arrivé se rend alors au ministère où lui remet, contre un bordereau quittancé, une valise en cuir, scellée d'un sceau spécial et munie d'une serrure à secret. Les actes contenus dans la valise sont inscrits, en présence du courrier, sur le bordereau.

Le courrier reçoit des instructions détaillées. Si la valise ne contient pas de documents importants, il peut la mettre aux bagages; elle n'est en aucun cas visitée à la douane. Dans le cas contraire, il la prend avec lui, comme bagage à main, dans le coupé de première classe où il voyage lui-même.

Les dépêches chiffrées, les lettres adressées à l'ambassadeur personnellement, les lettres de l'empereur ou adressées à l'empereur ne sont jamais mises dans la valise, mais dans une poche en cuir que le courrier porte sous ses vêtements.

Le courrier prête le serment de ne jamais se séparer de ses dépêches et de les défendre au prix de sa vie. Dès qu'il est arrivé à destination, il se rend immédiatement, que ce soit de jour ou de nuit, à l'ambassade et remet personnellement, contre quittance, l'objet de sa mission, puis va prendre son quartier, où il attend les ordres pour le voyage de retour.

Lorsque l'empereur est en voyage, les courriers porteurs de dépêches pour le souverain se rendent jusqu'au lieu où il se trouve. Lorsqu'il est sur mer, un aviso est toujours sous vapeur au port d'attache, prêt à rejoindre le yacht impérial.

En présence de ce luxe de précautions, il paraît bien difficile d'admettre l'histoire sensationnelle que nous donnait, l'autre jour, le «Daily News», faisant remonter l'affaire Dreyfus à un vol de documents diplomatiques, commis par la police française au préjudice du gouvernement allemand. — J. P.

Sur la Route de Khartoum

SUR LA MER ROUGE. — ARRIVÉE DE NUIT À MASSAOUAH. — LES NAVIRES DE GUERRE «SEBASTIANO-VERNIERI» ET «VOLTURNO» — QUELQUES MOTS SUR LA SITUATION POLITIQUE EN ERYTHÉE. — ÉPIQUES DU DÉPARTEMENT. — BREVÉ TOPOGRAPHIE DE MASSAOUAH.

Massaouah, le 4 Octobre de 1898.

Le 31 Septembre à 8 heures du soir, notre vapeur a levé l'ancre et quitté le port de Suez; peu à peu se sont effacées les dernières lumières de Port-Tewfik, et bientôt nous avons été roulés par les vagues merveilleusement bleues de la mer Rouge. Longue et monotone navigation de trois jours et demi, pendant laquelle nous n'avons eu pour nous distraire que la contemplation des montagnes brûlées de la côte africaine du golfe de Suez, de la crête dentelée et vapoureuse du Sinaï, ou des récifs madréporiques qui surmontent, comme au rocher des Deux-Frères, des phares,

précieux fanaux pour le navigateur. La chaleur était relativement supportable, grâce à un vent du Nord qui ne cessait de souffler, et qui activait en même temps la marche du navire.

Dans la nuit du samedi 3, au dimanche 4, vers minuit, devant nous brillèrent les lumières de Massaouah. Nous distinguons successivement les silhouettes des bâtiments de la presqu'île d'Abd-el-Kader et de la presqu'île de Gherar, le navire de guerre «Sebastiano-Vernieri», mouillé devant Gherar, enfin les éverbères des quais de Massaouah; nous nous amarrâmes entre minuit et 1 heure, à quelques mètres de la terre. Puis, après un court réveil occasionné par le branle-bas de l'arrivée, tout le monde reprend son sommeil interrompu; nous ne débarquons qu'au jour et nous avons donc encore quelques heures de repos; il faut en profiter.

En rade, à peu de distance de la pointe de Gherar, est mouillé, ai-je dit, le «Sebastiano-Vernieri»; c'est un petit stationnaire monté par 80 hommes d'équipage et commandé par un capitaine de corvette assisté d'un lieutenant de vaisseau et de trois sous-lieutenants (grade qui correspond à celui d'enseigne dans notre marine). Le «Sebastiano-Vernieri» porte le nom de l'inventeur de vernier, indispensable élément des instruments mathématiques. Il doit être rejoint à bref délai par le «Vultur», en ce moment à Port-Saïd, où il attend un nouveau commandant. C'est le «Vultur», dont une partie de l'équipage fut masacrée à la côte du Bénader, lors du désastre de l'expédition Cecchi. Les deux stationnaires italiens ont pour mission de surveiller la côte entre Massaouah et notre possession de Djibouti; ils font aussi de fréquents voyages de Massaouah à Aden et réciproquement.

Ce n'est pas que la situation actuelle de l'Erythrée exige de bien grandes précautions; tout est calme et à la paix... jusqu'à nouvel ordre. Le plénipotentiaire italien à la cour de Ménélik, le capitaine Ciccodicola n'a pu obtenir la solution de la question de la délimitation des frontières entre l'Erythrée italienne et l'Abysinie, mais il a obtenu le maintien du statu quo pendant un an; cette question irritante est donc renvoyée, sinon aux calendes grecques, du moins à un an.

La colonie n'a plus de gouverneur militaire; pour marquer les intentions pacifiques du gouvernement italien, on a donné à la colonie: un chef civil, M. le député Martini, qui est en ce moment en congé en Italie. Les mauvaises langues disent que M. Martini a un peu fait comme l'un de nos hommes politiques et qu'après avoir combattu ce que l'on appelle en Italie la politique africaine, c'est-à-dire celle qui est favorable au développement de l'Erythrée, il a accepté l'être le gouverneur de cette même Erythrée. Peut-être est-ce une médisance; en tous cas, M. Martini qui avait publié auparavant un fort intéressant volume sur l'Erythrée, semble avoir compris à merveille la situation: conserver les territoires définitivement acquis sans chercher aucune extension, au contraire s'attacher à mettre en valeur ces territoires, et si tout ramener l'équilibre dans le budget en réduisant les dépenses exagérées. Comme de juste, une telle politique qui consiste à empêcher que bon nombre de personnes vivent aux dépens de la colonie et par conséquent de la métropole, a soulévé pas mal de mécontentements en Erythrée, mais ces mécontentements sont tout à l'honneur de M. Martini et son gouvernement ne peut que l'engager à persévérer dans cette excellente voie.

J'ajouterai rapidement que le gouverneur intérimaire est M. le colonel Trojé et que le territoire de l'Erythrée est divisé en trois commissariats généraux: Massaouah, Asmara et Keren.

Ceci dit, réveillons-nous, car je vous fais toutes ces réflexions pendant que je dors encore sur le pont de l'«Indipendente», la chaleur rendant la cabine inhabitable. Et il ne suffit pas de se réveiller, il faut surtout débarquer. Or je ne vous apprendrai rien en vous disant que rien n'est compliqué comme un débarquement, lorsque l'on n'est pas à quai, et surtout lorsqu'on a comme moi dix-sept colis, hélas! On a d'abord descendu dans de grandes barques 90 soldats italiens qui sont embarqués sur notre vapeur, puis vient le tour des passagers ordinaires.

Le navire est entouré d'un grand nombre de barques montées chacune par deux ou trois indigènes nus jusqu'à la ceinture et ayant oublié de faire gagner leur vie aux cordonniers; ils ne sont pas bruyants comme les bateliers d'Alexandrie, mais attendent au contraire avec une belle insouciance orientale que l'on daigne les utiliser. La couleur chocolat est la couleur dominante; nous aurons du reste le temps dans la suite de pénétrer les mystères ethniques de l'Erythrée.

Débarquons d'abord; nous accostons au quai — car Massaouah est pourvu de quais — avec notre barque chargée jusqu'à l'extrême limite et menée avec dextérité par deux de ces jeunes «chocolats». Là, nous attend la redoutable épreuve de la douane, mais elle m'a été bien simplifiée par l'extrême obligeance de M. le directeur général des douanes italiennes à Rome, qui m'a donné une lettre de recommandation

pour son subordonné de Massaouah; celui-ci se met à ma disposition avec la meilleure grâce et quelques instants après, mes bagages sont en route pour la gare du chemin de fer de Suail.

Un coup d'œil général sur la topographie de Massaouah. Elle n'est pas sur le continent comme beaucoup pourraient le croire d'après des cartes mal dessinées; la ville est bâtie sur une île, disons plutôt un îlot, dû à l'activité incessante des coraux, les animaux-fleurs, qui ont conquis sur la mer cette île blanche et aride plate-forme. La ville ancienne, la ville turque et égyptienne est construite entièrement sur l'île de Massaouah, où il ne reste pas même une place pour un jardin zoologique (je n'ose pas dire un jardin). Cette île de Massaouah est reliée par une digue datant de l'occupation égyptienne, à un autre îlot. Taulud, du côté duquel la ville s'étendait forcément dans l'avenir; là, sont tous les édifices officiels. Enfin, l'île de Taulud est reliée à son tour au continent africain par une seconde digue.

L'archipel de Massaouah se complète par un troisième îlot, Cheikh Said, où il n'y a que quelques broussailles et une unique maison, qui forme une tache blanche sur le fond vert des plantes épineuses et des euphorbiacées.

J'aurais terminé la topographie de Massaouah en disant que le continent projeté vers les îlots de Massaouah et de Taulud deux presqu'îles d'Abd-el-Kadea et celle de Gherar où ont été construits des forts, des casernes, des magasins, etc.

Dès qu'il fera moins chaud et que l'heure de la sieste sera passée, nous nous promènerons ensemble, si vous le voulez bien, dans les rues de Massaouah.

G.

THEATRES

CIBILS

Forlet nous quitte, Forlet nous abandonne puisqu'il annonce pour demain dimanche, la dernière représentation de sa troupe.

Est-il nécessaire de dire que nous regrettons ce départ, qui nous prive pour longtemps hélas, du plaisir d'entendre en français, les pièces de nos meilleurs auteurs nationaux. Enfin qu'y faire. Forlet ne peut rester éternellement à Montevideo, la bonne volonté des membres de notre colonie dont le goût pour tout ce qui est intellectuel est déjà reconnu, ne suffit pas pour subventionner une troupe, si modeste soit elle...

C'est donc demain la dernière. Elle sera donnée au profit des œuvres de sympathie artistes qui ont pour nom Mlle. Billy et Mr. H. de Beau-court.

Pas un des habitués de Cibilis voudra manquer à cette représentation, tenant ainsi à donner aux deux bénéficiaires la preuve de leur estime et de leurs sympathies.

La pièce choisie pour le bénéfice de demain est de Blum et Toché. Elle a pour titre «La Maison Tamponin».

Cette pièce qui date de 3 à 4 ans est d'un comique véritablement irrésistible. Il nous serait difficile de faire connaître les situations extraordinaires et drôlatiques que l'on trouve à chaque instant dans cette pièce, dont nous donnerons en quelques mots, l'explication de l'argument.

Tamponin (Beaucourt) est banquier à Tours, mais a pour concurrent un jeune collègue André Gérard (St. Simon) qui lui a tout enlevé clientèle honneur.

Sur les conseils de sa femme (Mme. Leroux) Tamponin prend la décision de tout faire pour reprendre et son influence et sa clientèle. Il va lui Tamponin, l'homme vertueux par excellence, jusqu'à prendre, à force d'argent, la maîtresse de son heureux concurrent.

Or la maîtresse de Gérard, la séduisante dansuse Rosita (Mlle. Billy) n'est pas en réalité la maîtresse du concurrent du malheureux Tamponin. Elle n'est que son amie, bien désintéressée s'entend.

Gérard qui lui, aime la fille de Tamponin, va se servir habilement de la crédulité de son vieux collègue et de l'amitié que Rosita a pour lui, pour obliger les parents de Germaine (Pourol) à la lui donner en mariage.

Il y arrive mais au bout de quelques combinaisons...

Rosita charme tant et si bien le brave Tamponin que celui-ci n'a plus rien à lui refuser. Il va jusqu'à s'habiller en berger Watteau.

Voyez-vous de Beaucourt en pareil costume?

Préparons-nous donc à rire, mais à rire comme on ne l'a pas encore fait à Cibilis.

Maintenant qu'il nous soit permis de souhaiter aux deux bénéficiaires, une salle comble archi-comble. Nous ne parlons pas de succès, il est déjà assuré.

Arguties Anglaises

On ne peut pas ne pas citer cet extrait du «Standard» qui montre l'état d'esprit du grand organe conservateur.

Les journalistes parisiens sont bien

nifs s'ils s'imaginent que Salisbury poussera la faiblesse jusqu'à consentir à racheter par des concessions sur tous les autres points, le rappel de la mission Marchand dont la présence à Fashoda est une atteinte portée à l'amitié internationale.

Nous espérons que les conditions locales épargneront à la diplomatie le soin de trouver une solution définitive à cette question de Fashoda. Le retour des Camerons highlanders prouve que les relations ne sont pas tendues à Fashoda. Il est probable qu'en poursuivant notre tâche humanitaire, nous aurons l'occasion d'aider les Français à sortir de leur position irrégulière.

Quand il parle de «conditions locales», le «Standard» fait allusion à une sorte de capitulation que serait amené à faire le capitaine Marchand, ensermé dans les postes établis par Kitchener et privé de ressources alimentaires. Le journal anglais s'illusionne s'il pense que le gouvernement français tolérerait une semblable situation. Il est admissible, fait justement remarquer le «Temps», que la mission Marchand, qui occupe une position diplomatique et non une position militaire, ne reçoive pas, de sa base d'opérations des armes et des munitions supplémentaires. Mais la canonnière anglaise, qui est restée sur le Nil, ne peut intercepter les ravitaillements en vivres qui peuvent être expédiés du haut Oubangui et du Bar-el-Ghazal à la mission française. La France avait, en vertu du droit international, la faculté d'envoyer à Fashoda, le capitaine Marchand. Rien n'a donc été irrégulier, dans son œuvre, et par conséquent si la théorie du «Standard» était suivie d'effet, les procédés dont on userait contre lui auraient évidemment un tout autre caractère qu'une atteinte portée à l'amitié internationale.

Puisqu'on a parlé de l'intervention de Ménélik dans la question de Fashoda dont je n'avais pas parlé avant, dans la crainte de nuire aux intérêts français, j'ajoute dire que je fus chargé par le gouvernement de guider une expédition de juin à octobre 1897, au pays de Borana. Cela prouve que celle du lieutenant Boulatowitch n'est pas alors la seule, puisque un an auparavant, je devais conduire la mienne précisément au même degré de latitude, à peu près juste au sud d'Addis-Ababa. Elle était au nombre de 15 milles hommes, et destinée à couper la route à la mission Cavendish qui était en marche vers le Nil. Cavendish revint sur ses pas, sous prétexte que son expédition était mal préparée, et entra à Londres.

J'ai dressé la carte des régions, inconnues jusqu'alors, que mon expédition parcourut.

A.

En musique

Dans le froufrou soyeux des robes de dentelles,
Dans le balancement qui rythme tes frissons,
Le tic-tac de ton cœur à scandé les chansons,
Dont le mirage s'évoquait dans tes prunelles.

Donne-moi tes chansons
Fussent-elles
Faites de tes légers frissons

Était-ce un roman ou quelque vilanelle
Lointaine? Nous pensons
À ce thème ancien que sous une tonnelle

Nous avons écouté, scandant la villanelle
Très surannée et telle
Que nous avons connu les amoureux frissons.

Était-ce la douleur des frôlements impudiques,
La voix de l'exil, nos démentances?
Écoute chanter mon cœur.

Était-ce une harmonie, une ballade
D'un cynisme moqueur?
Était-ce la douceur d'un radieux cantique

An mysticisme évocateur?
Écoute chanter mon cœur,

Je crois que les froufrous joyeux de ta dentelle,
Le mirage des yeux
Mêlés à tes baisers, firent la villanelle
Qui berça notre cœur pleureux.

Le mirage, léger comme une aile,
Vers la rive d'amour où le songe est fidèle.

Octobre 1898.

NOS ÉCHOS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE SECOURS MUTUELS
Arapey 218

Messieurs les Sociétaires sont informés que sur la demande d'un groupe de membres et en vertu de l'article 91 des statuts, une Assemblée Générale Extraordinaire aura lieu le dimanche 6 Novembre prochain à 1 h. 1/2 de l'après-midi, au siège de la Société.

Le Conseil d'Administration

L'annonce d'une expédition en-
yée par le Négus d'Abyssinie à Fash-
da a produit à Rome une grande im-
pression, et l'on croit, si la chose est
certaine, qu'il s'en rendra maître avant
l'arrivée des anglais.

ciarán discursos que el público espera con ansiedad porque contendrán alusiones al conflicto con Francia.		Buenos Aires, Noviembre 5 de 1898	
—Telegramas de Creta para el Foreign Office		Abrió A.	239
		Cerró A.	230

ENTRE NICARAGUA Y MADRID--MONTEVIDEO
Especialidad en café, vinos finos y licores.

TRAVAILLE À DOMICILE OU CHEZ ELLE

La CONSEIL D'ADMINISTRATION

Teléfonos: La Cooperativas número 117
Montevideo 206

149-Calle Mistomes-14

Fabricante: E. VILLEMUR, Montevideo

du ciel, et malgré un contraste :